

Les genres de la défaite

Paul Bleton

Volume 34, numéro 1, printemps 1998

Guerres, textes, mémoire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036092ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036092ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bleton, P. (1998). Les genres de la défaite. *Études françaises*, 34(1), 61–86.
<https://doi.org/10.7202/036092ar>

Résumé de l'article

Belles-lettres, littérature militaire, littérature populaire, journaux et magazines, littérature jeunesse : il s'agit d'examiner le statut de la mémoire dans la littérature française thématissant la guerre entre 1870 et 1914. Pour suturer la blessure de la défaite, la France semble s'en remettre à un Grand Récit nouveau avec, pour principes cicatrisants, le récit discret de l'écume de l'Histoire. Toutefois, échappaient à cet optimisme du Grand Récit les représentations fréquentes d'une Armée ridicule, perverse ou révoltante, parfois vaincue, souvent rappelée à la fragilité de son soldat.

Les genres de la défaite

PAUL BLETON

Comme toutes les défaites, celle de 1870 n'a pas incliné la littérature française à la commémoration ; toutefois, la force de l'impact ne pouvait rester sans effet. Issue de l'intention de retracer une histoire du roman de guerre, la présente réflexion sur la mémoire discursive doit prendre appui sur cette ambivalence de départ. C'est à la littérature de guerre publiée en France de 1870 à 1914 qu'on demandera comment s'inscrit la mémoire d'une défaite. C'est-à-dire avant même la relative autonomisation du roman de guerre dans le système des genres, en tenant compte du filtre interposé par la Commune et la guerre suivante — elles eurent une bien plus grande fortune littéraire et 1914-1918 introduisit même une forte solution de continuité, à cause de la quantité d'écrivains tombés alors au combat¹ et de l'importance de la littérature de témoignage qui devait en émaner². « Littérature de guerre » : on ne me tiendra pas rigueur d'un

1. Cf. Thierry Sandre, *Anthologie des écrivains morts à la guerre (1914-1918)*, 5 vol., Amiens, E. Malfère, 1924-1926.

2. Cf. Jean-Norton Cru, *Témoins (Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928)*, Éditions Les Étoiles, 1929. Comme un symptôme, autour d'un thème comme « Les écrivains français devant la guerre de 1870 » (sous la dir. de Claude Pichois et Madeleine Fargeaud, *Les Écrivains français devant la guerre de 1870 et devant la Commune*, A. Colin, « Publications de la Société d'histoire littéraire de la France », 1972), un colloque de la Société d'histoire littéraire de la France devait-elle se contenter de communications sur le comte Joseph de Gobineau et Hippolyte Taine, chez qui la mémoire ne devait pas se muer en récit ; sur Maurice Barrès, un enfant de 8 ans au moment de la guerre ; sur Joris-Karl Huysmans, son roman jamais écrit sur le siège de Paris, *La Faim*, et « Sac au dos », nouvelle sans événements militaires évoquant la guerre assez dérisoire du témoin ; et sur le roman en deux volumes d'Hector Malot, *Souvenirs d'un blessé* (2 vol., Suzanne et Miss Clifton), Michel Lévy, 1872.

double choix dicté par le sujet. Tout d'abord, de ne pas séparer les œuvres des belles-lettres de la littérature populaire, de la littérature-jeunesse, des essais, des mémoires ou d'autres écrits spécialisés. Textes génériquement disparates, ils sont tous issus de la défaite et tiennent un discours sur la guerre dont on verra la cohérence. En second lieu, vu l'abondance de ce matériel pas toujours bien connu, de braquer le projecteur moins sur les ouvrages passés à la postérité que sur ceux qui, exemplaires, typiques ou insolites, permettront le mieux de révéler la conception de la mémoire propre à cette littérature.

Si la littérature peut aider à penser la guerre³, non seulement faudrait-il décrire l'ambivalence immédiate de ces récits, le partage qu'ils opèrent entre oubli et souvenir, entre devoir de mémoire et désir de ne rien savoir ; mais il faudrait aussi discerner la conception de la mémoire à l'œuvre dans cette équivoque mémorisation.

SUTURER LA DÉFAITE

Dès les lendemains désemparés des défaites de l'été 1870 et de la Commune, devait émerger dans l'argumentaire post-traumatique le thème de la mémoire longue, et ses deux temps : la révélation brusquement apparue devant les yeux enfin desillés des trop naïfs Français, qu'ils étaient objet de haine et que cette haine jusque là inaperçue datait de plus de soixante ans. Sous forme romanesque, c'est par exemple ce qu'on trouve dans *Les Espions* d'Alexandre Brot. Dans ce roman, dont l'histoire débute en 1866, le colonel baron de Drachenfels enjoignait ses fils, Karl et Conrad, par testament :

Le premier formera un corps de uhlans, le second se servira de sa position officielle pour créer un réseau d'informations à l'aide d'une armée d'affiliés dont il sera le chef occulte. Les deux organisations si dissemblables en apparence, tendront au même but. [...] les espions secrets [...], répandus dans toutes les classes de la nation française, nous tiendront au courant des projets de nos ennemis *lorsque l'heure de la revanche sera arrivée*⁴. (C'est moi qui souligne)

La revanche ! On appréciera les origines idéologiques d'un terme qui devait faire fortune dans l'autre sens : ce sont les Prussiens qui alors cherchaient à se venger de la défaite infligée

3. Ainsi qu'en faisait l'hypothèse le récent colloque de Dunkerque (1995) sur ce thème organisé par Claude Duchet (comme une exploration complémentaire à celle de la mémoire, ma propre contribution y portait sur le roman de guerre paralittéraire et la perception).

4. Alexandre Brot, *Les Espions*, Librairie du Moniteur universel, Paris, 1874, p. 69.

à la Prusse à Iéna par Napoléon I^{er}. Comment la France aurait-elle pu faire pièce à soixante ans de préméditation ? Et, en corollaire, soixante ans de préméditation ne sont-ils pas nécessaires à la réussite d'une revanche ? Conclusion immédiatement tirée par un Eugène Viollet-Le-Duc lorsqu'à ce thème de la mémoire longue il enchaîne, à chaud, l'une des toutes premières formulations de l'objectif revanchard :

Voyez ce qu'a fait la Prusse. Elle a pensé qu'elle avait des raisons pour nous haïr ; son objectif a été notre abaissement, notre humiliation, notre anéantissement, s'il était possible. Qu'a-t-elle fait depuis cinquante ans ? Elle n'a perdu ni un jour ni une heure ; elle y a mis le temps cependant. Enseignement, systèmes scientifiques, théories, industrie, organisation civile et militaire, traités, manœuvres politiques, espionnage sur une vaste échelle, tout a été mis en œuvre, non pas seulement à la suite d'un mot d'ordre donné par son gouvernement, mais par chaque citoyen en son particulier. [...] Allez donc lui persuader aujourd'hui que l'accomplissement de ce devoir, que ces efforts persistants ne lui constituent pas un droit ?... Que plusieurs des moyens employés par la Prusse répugnent à notre caractère, je m'en félicite ; que son objectif soit odieux et peu chrétien pour un peuple qui se dit conduit par Dieu lui-même, je l'accorde ; il n'en est pas moins certain que chacun de ses citoyens s'est imposé un devoir et qu'il l'a rempli avec une ténacité et une constance dignes d'un plus noble but. C'est un exemple qui nous est donné ; à nous de le suivre si nous sommes encore une nation⁵ [...]

Pendant toute la période 1870-1914, plus qu'à une compréhension politique de l'expérience traumatique, trop difficile à métaboliser — Otto von Bismarck, après la victoire de 1866 contre l'Autriche à Sadowa, et la création de la Confédération de l'Allemagne du Nord, voulait provoquer une guerre permettant d'unir sous la houlette prussienne les États du Sud —, l'évocation discursive de la défaite devait recourir à des variations sur le thème de la mémoire longue. Sur son versant public, la commémoration cérémonielle et, sur son versant intime, la souvenance nourricière. Le « souvenons-nous » et le « j'ai été élevé dans la mémoire de... ». Le pathétique de la commémoration des morts de la défaite dans le petit village frontière de Mars-la-Tour faisant communier civils et militaires, Lorrains de France et Lorrains de Metz, ainsi que le rapportait l'académicien Jules Claretie⁶ et le pathos identitaire de Charles Péguy⁷.

5. Eugène Viollet-Le-duc, *Mémoire sur la défense de Paris. Septembre 1870-janvier 1871*, P. Morel, 1871, p. IX-X.

6. Jules Claretie, *La Vie à Paris, 1911-1912-1913*, Fasquelle, 1914, p. 81.

7. « Les hommes de ma génération, nés immédiatement après la guerre, ont été élevés dans ce témoignage même, nous n'avons pas même eu à le recevoir ; c'est lui qui nous a élevés, qui nous a bercés qui nous a nourris, qui nous a

C'est cet idéologème de la mémoire longue qui servira d'amorce au fil qu'il s'agit ici de dévider, dans la littérature de guerre française entre 1870 et 1914. Littérature bien évasive, faut-il immédiatement annoncer. Certes, les belles-lettres devaient bien se montrer sympathiques aux vertus militaires⁸ lorsque la conjonction de la plume, parfois de la croix, et de l'épée d'officiers-écrivains voulaient bien les exhiber, chichement mais avec exotisme chez Pierre Loti, *Le Roman d'un spahi*⁹ somptueusement mais dans l'ascétisme mystique chez Ernest Psichari, *L'Appel des armes*¹⁰. Toutefois, comment ne pas plutôt remarquer le divorce relatif entre la littérature et l'Armée au sujet de cette défaite ? Peu d'écrivains officiers pendant la guerre de 1870, comme ce baron de Gondrecourt, saint-cyrien, officier de dragon qui avait combattu à Metz, auteur de romans historiques à la Dumas¹¹ ... Peu de littérateurs tombés au combat, sinon quelque obscur Aristide Lomon. Peu de volontaires comme Guy de Maupassant, le feuilletoniste Gustave Aimard — qui avait fondé et financé les Francs-tireurs de la presse pendant le siège de Paris —, ou l'immortel rimailleur de vers patriotiques, Paul Déroulède (ses *Chants du soldat* datent de 1872)¹² ... D'autre part, les grands romans d'Émile Zola et des frères Paul et Victor Margueritte sur la défaite, *La Débâcle* et *Une époque*, devaient n'être que des reconstructions rétrospectives¹³.

À défaut des belles-lettres, d'autres secteurs de la mise en récit de la guerre — la littérature militaire, la littérature populaire, les journaux et magazines, la littérature jeunesse — n'allaient-ils pas se charger de la mémoire de 1870 ? Très inégalement, en fait.

fait monter sur ses genoux ; c'est lui qui a fait toute notre vie sentimentale, mentale, passionnelle — c'est ici la meilleure manière de recevoir un témoignage, et sans doute c'est la seule [...] », Charles Péguy, « Par ce demi clair-matin » (1952), dans *Œuvres complètes*, Genève, Slatkine, 1974.

8. On pense, en vrac, à Paul Acker, *Le Soldat Bernard*, Fayard, 1910, Robert de Traz, *L'Homme dans le rang*, 1913 ; admirateur de Loti à qui il allait beaucoup plus tard consacrer une étude, Émile Nolly, *Le Chemin de la victoire*, 1913...

9. Pierre Loti [Julien Viaud], *Le Roman d'un spahi*, Calmann-Lévy, 1881.

10. Ernest Psichari, *L'Appel des armes*, Louis Conard, 1913.

11. Baron Aristide de Gondrecourt, *Le Chevalier de Pampelonne*, Cadot, 1863.

12. Paul Déroulède, *Chants du soldat*, Lévy, 1872. Victor Margueritte, le fils du général, devait bien faire une brève carrière militaire, mais n'avait que 4 ans en 1870.

13. Émile Zola, *La Débâcle*, Charpentier, 1892 ; Paul et Victor Margueritte, *Une époque*, (4 vol., *Le Désastre* (Metz 1870), *Les Tronçons du glaive* (Défense nationale 1870-71), *Les Braves Gens* (Épisodes : Strasbourg, Sedan, etc.), *La Commune*), Plon & Nourrit, 1901 et 1904.

Secteur éditorial en pleine expansion¹⁴, puissamment stimulé par la réorganisation de l'encadrement de l'Armée, de la formation des officiers¹⁵ et par conceptions stratégiques contradictoires de la guerre à venir, la littérature militaire est d'abord technique, souvent argumentative. Ainsi, et respectivement, les *Études sur le combat* d'Ardant du Picq¹⁶ devaient être un moment important de cette production discursive d'une technologie de la guerre, et la discussion sur des décisions stratégiques ou sur des politiques militaires (comme la loi des trois ans) allait inciter des militaires à intervenir dans le débat politique. La mémoire y trouvait sa place ; toutefois, le narratif y était en position subordonnée, ne redevenant réactionnel que dans les nombreux volumes d'historiographie militaire, comme les deux gros in-octavo du capitaine Victor Nicolas, *Livre d'or de l'infanterie de marine*¹⁷...

À sa propre surprise, même un conservateur et sévère contempteur de la littérature populaire comme Maurice Talmeyr devait reconnaître que

L'ancienne monarchie sort souvent abîmée du feuilleton, mais le soldat, par exception, n'y est pas défiguré [...] Le roman-feuilleton est, en résumé, patriote. Jamais, ou presque jamais, il n'a rien fait pour tuer, dans l'âme populaire, l'enthousiasme qu'inspirent les victoires, le culte du drapeau, l'émotion que peut donner le spectacle d'une revue¹⁸ [...]

Leur patriotisme crispé ne distinguait guère l'inspiration plébéienne d'un Georges Le Faure¹⁹ de celle obtenue par la

14. Marc Angenot, 1889. *Un état du discours social*, Longueuil, Le Préambule, « L'univers du discours », 1989, répertorie, entre 1886 et 1890 seulement, 174 ouvrages de technique militaire.

15. Outre la fondation de l'École supérieure de guerre en 1875, des concours permettent aux sous-officiers d'accéder au statut d'officier par des écoles d'application — Saumur, Saint-Maixent, Versailles, Fontainebleau.

16. Ardant du Picq, *Études sur le combat* (*Combat antique et combat moderne*), Chapelot, 1903.

17. Victor Nicolas, *Livre d'or de l'infanterie de marine*, Henri-Charles Lavauzelle, 1891. Mais encore *Cavalerie française en 1870* du lieutenant-colonel T. Bonnie (1871) qui tente de froidement tirer les leçons pour cette arme de chacune de ses défaites ; ainsi, après la narration des dix longues heures d'engagement à Rézonville, l'auteur résume : « Charges commencées de trop loin ; Terrain non reconnu ; Attaque contre une infanterie non ébranlée ; Régiments surpris en flagrant délit de formation ; Combats engagés sans aucune réserve ; Danger de lancer de la cavalerie légère contre de la cavalerie pesante ; Manque d'unité dans le commandement, faute d'un général en chef de la cavalerie », p. 87. Mais aussi, *Zouaves et chasseurs à pieds* de Henri d'Orléans duc d'Aumale, Calmann-Lévy, 1878 ; *Histoire de l'Armée française* de Paul Lehugueur, Hachette ; *Histoire de l'artillerie française* du général Susane, Dumaine ; *L'Artillerie pendant le siège* de Gustave Salicis, Dentu, etc...

18. Maurice Talmeyr, « Le roman-feuilleton et l'esprit populaire », *La Revue des Deux Mondes*, septembre 1903, p. 212.

19. Georges Le Faure, *La Guerre sous l'eau*, 1892, *Morts aux Anglais !*, 1892.

collaboration d'un romancier populaire et d'un militaire (Paul d'Ivoi et le colonel Royet²⁰). Mieux encore, le souvenir, excitant notamment la compassion pour la victime civile, entraînait parfaitement en phase avec la structure même du roman de la victime, l'un des grands genres paralittéraires — ce qu'illustre par exemple *L'Alsacienne* d'Aristide Bruant²¹.

Journaux grand public comme *L'Illustration* et magazines comme *Lectures pour tous* ou *Je suis partout* publiaient régulièrement des articles sur tel ou tel aspect de la vie militaire, du développement des technologies guerrières, articles plus orientés vers l'actualité que vers le passé²². Quant aux feuilles destinées aux soldats comme *La Vie en culotte rouge*, voire aux récits par livraison destinés à un lectorat de caserne comme *Les Romans militaires, dramatiques et d'amour*, ils étaient moins versés dans le registre martial et commémoratif que licencieux, avec leurs soldats jolis cœurs et leur comique troupier.

Lorsqu'il sortait du *Tour de France par deux enfants* de G. Bruno²⁴, incontournable ouvrage de la formation civique scolaire, un des livres les plus réédités de la période, l'optimisme mobilisateur de la littérature jeunesse, s'il s'accommodait du passé, ne valorisait guère pour autant le rappel de la défaite. L'œuvre de Louis Noir (une centaine de volumes dans la « Bibliothèque universelle de poche »), lui-même ancien officier, devait d'abord être consacrée aux soldats du Second Empire puis aux exploits coloniaux à partir de 1880²⁵. L'auteur-phare de la littérature jeunesse patriotique, le capitaine Danrit, allait commencer sa carrière littéraire après l'échec du boulangisme et sur un projet vraisemblablement influencé par les idées que Déroulède avait exposées dans *De l'éducation militaire* :

[...] transformer la jeunesse de nos écoles en une légion de braves Français ; les armer dès l'enfance de ce faisceau de mâles sentiments et d'habitudes viriles qui font le vrai soldat : c'était d'abord le culte du drapeau — dont se fût fortifié l'amour de la Patrie ; le goût des armes — qui n'éloigne jamais

20. Paul d'Ivoi, [P. Deleutre] et colonel Royet, *Patrie en danger. Histoire de la guerre future*, Geffroy, 1906.

21. Aristide Bruant, *L'Alsacienne*, (2 vol. *L'Alsacienne* et *La Fiancée de Lothringen*), Tallandier, coll. « Le livre national », Paris, 1913.

22. On consultera par exemple *Les Grands Dossiers de l'Illustration, L'Armée française* n° 22, Sefoy/L'Illustration, 1987.

23. Mais aussi *La Vie de garnison, Les Romans militaires, Le Petit Soldat de France...*

24. G. Bruno [Mme Fouillée], *Tour de France par deux enfants : devoir et patrie. Livre de lecture courante avec 200 gravures instructives pour leçons de choses*, E. Belin, 1877.

25. Série de 14 volumes « À travers le monde. Les grands explorateurs », 1894 ; puis « À travers le monde. Nos soldats en campagne », 1894 ; puis une autre série de 27 volumes « Voyages, explorations, aventures ».

du goût des livres que ceux-là qui n'ont pas appris à les pratiquer ensemble ; le respect de la discipline — d'où naissent l'unité dans l'effort et l'égalité devant le devoir ; l'orgueil du nom de Français enfin, avec toute la force qu'il faut pour le bien porter, tout le courage qu'il faut pour ne pas le laisser périr²⁶.

Cette brochure concerne le projet d'une anthologie de morceaux patriotiques choisis où devaient notamment figurer des mémoires de guerre²⁷. Aux yeux de Déroulède, la conception ferryste de l'école laïque, cette sécularisation de l'État républicain, manquait l'essentiel : la religion de la Patrie et l'unification nationale. Voilà ce que justement l'École aurait dû inculquer par une éducation militaire — leçon de la Prusse puisque « c'est le maître d'école prussien qui a été vainqueur à Sadowa²⁸ ». C'est à quoi les romans du capitaine Danrit, instituteur militaire de l'adolescence, devaient s'employer dès sa première grande fresque revancharde, *La Guerre de demain*, publiée entre 1889 et 1893, aussitôt couronnée par l'Académie française (prix Montyon). Best-seller de Flammarion pendant deux décennies, l'œuvre est tout à fait stable, tout à fait homogène, dans des titres se succédant avec grande régularité jusqu'en 1912 — dévotion à la Patrie et à l'Armée, croyance en la fonction pédagogique de la littérature d'aventure, épisme avide d'entrechocs de grandes masses et imaginaire particulièrement sanguinaire.

Belles-lettres, littérature militaire, littérature populaire, journaux et magazines, littérature jeunesse : on a beau arpenter

26. Paul Déroulède, *De l'éducation militaire*, Librairie nouvelle, 1882, p. 3.

27. Armagnac, Bazancourt, de Castellane, Claretie, baron Ernouf, colonel Fay, Fézensac, colonel de Gonneville, etc... À propos des *Récits d'un soldat* (1871) d'Amédée Achard — narration en je d'un étudiant de l'École centrale des arts et manufactures, volontaire dans la garde mobile, rapidement fait prisonnier à Sedan, parvenant à s'enfuir en Belgique, puis à revenir défendre Paris... — signalons que le signataire le dédicace à son beau-fils (« Celui qui a écrit à celui qui s'est battu ») alors que sa préface précise, contradictoirement : « Les pages qu'on va lire sont extraites d'un cahier de notes écrites par un engagé volontaire qui m'est cher [...] » : parasitage de la mémoire par les belles-lettres, du mémorialiste spontané par l'homme de lettres...

28. La réforme de l'éducation était un des plus forts acquis de la défaite. Dès Viollet-Le-Duc est formulé le constat d'inadéquation de l'enseignement général (littéraire), ni assez largement diffusé, ni pertinent : « L'enseignement doit être fait pour les masses. Simple, pratique, évitant tout bagage superflu, tout emploi inutile du temps, ne donnant que la nourriture intellectuelle nécessaire, et dans la mesure des forces et des besoins du plus grand nombre, il ne jetterait pas dans la société un flot incessant de fruits secs [...] » (Viollet-Le-Duc, *op. cit.*, p. 229). « C'est en grande partie au vice de notre enseignement, à son manque de direction pratique, qu'il faut attribuer l'entraînement des masses dans les grandes villes vers ce qui est théâtral et faux, leur amour pour l'apparence et le mensonge [...] » (*Ibid.*, p. 230). « Toute réforme de notre état social en lambeaux ne peut et ne doit être tentée que par l'enseignement ; le pays ne se relèvera qu'en s'instruisant » (*Ibid.*, p. 230).

les ateliers de la fabrique du récit de guerre, force est de constater que les genres issus de la défaite la racontent peu. Comme si le thème de la mémoire longue avait remplacé la mémoire tout court. Comme si, entre la commémoration cérémonielle et la souvenance nourricière, la mémoire ne trouvait pas dans la lecture un vecteur très adapté ; comme si la littérature lui préférerait une martialité plus maniaque que dépressive. Comme si pour suturer la blessure de la défaite, la France en armes devait susciter un Grand Récit nouveau. Armée et gloire militaire formaient deux des éléments fondamentaux de l'idéologie bonapartiste ; non seulement l'Armée et son recrutement²⁹ sont-ils remodelés par la III^e République mais l'Armée tend à tenir un nouveau rôle dans l'imaginaire social : éducatrice³⁰ et facteur de cohésion nationale d'autant plus nécessaire dans la période où le pays est politiquement très isolé face aux trois grands empires européens. Dans ce Grand Récit nouveau, la Patrie mandate son héros et bénéficie de ses exploits ; dans ce Grand Récit nouveau, eût-il été verbe, le mot « guerre » ne se serait conjugué qu'au futur ou à l'éventuel, pas au passé ; dans ce Grand Récit nouveau, eût-il pourtant fallu revenir sur le trauma passé, d'autres héros se seraient substitués à l'Armée.

En effet, dans le premier épisode du Grand Récit nouveau, l'Armée alors défaillante et l'État déconfit, tout un genre paralittéraire allait mettre en scène un nouveau type, issu d'une littérature civiquement édifiante³¹, faire reprendre du service à un nouveau Cincinnatus : le franc-tireur. Il ne subsistait aucun intermédiaire entre la mère-Patrie et son franc-tireur³², synthèse de citoyen et de soldat ; dans une ferveur communuelle, il ne restait plus à ce dernier qu'à sauver l'honneur et la mère

29. Quoique de manière ambiguë : le tirage au sort pour la durée du service, un ou cinq ans, et les nombreuses dispenses sont des indices que les militaires n'ont en général guère d'enthousiasme pour une Armée de recrues, lui préférant une Armée de métier. Mais assez tôt, l'aristocratie lui fournit des officiers, signe d'une réconciliation avec la République.

30. L'article du capitaine Lyautey sur le « Rôle social de l'officier » date de 1891. Sur l'histoire de l'Armée française, on pourra consulter Douglas Porch *The March to the Marne. The French Army : 1871-1914*, London/NY/Melbourne, Cambridge UP, 1981.

31. Erckmann-Chatrian l'avaient créé dans leurs romans patriotiques des années soixante. *L'Invasion ou le fou Yegoff*, Dentu, 1862, avec les paysans lorrains, la fermière héroïque, le crâne contrebandier, Yegoff le faux-fou vrai-espion, *Madame Thérèse*, Hetzel, 1863, et *Histoire d'un conscrit de 1813*, Hetzel, 1866.

32. À cause du système de recrutement sous le Second Empire, nombre d'hommes en état de porter les armes ne se trouvaient pas enrôlés. Le général Bazaine devait autoriser la constitution de corps francs en août 1871 ; environ 400 allaient mener des actions plus ou moins coordonnées à celle de l'Armée, surtout après Sedan ; certains de leurs excès ont généré des inquiétudes chez les conservateurs. Sur le roman de franc-tireur, cf. Claude Digeon, *La Crise allemande de la pensée française (1870-1914)*, PUF, 1959.

victimisée. Civil, citoyen, pourvu de son identité sociale et de son individualité, c'est sur un coup de cœur et non sur un ordre que le franc-tireur prend les armes pour défendre la Patrie (et souvent venger du même coup quelque injustice privée qu'un Prussien lui aurait fait subir, avant-guerre ou au début des hostilités). En ceci, il s'oppose au Prussien, être essentiellement militaire, entièrement défini par son appartenance à l'Armée et à un État militarisé. Pour accentuer son individualité, le franc-tireur est souvent un marginal (noble noceur revivifié par l'amour de la patrie, soldat à la retraite, braconnier ou charbonnier, Breton ou Turco³³...). Pour souligner la spontanéité de la volonté populaire de défendre le sol national, l'héroïsme s'avère aussi le fait de non-appelables — nobles vieillards, valeureux gamins et femmes admirables, comme dans *Les Jeunes Francs-tireurs* roman-jeunesse de Georges Henty ou « L'orpheline des carrières de Jaumont » d'A. de Lamothe, feuilleton paru pendant l'année terrible (octobre 1870-avril 1871) dans le bien-pensant *L'Ouvrier*³⁴.

L'accent peut ne plus se poser sur l'action, se déplacer sur la tension d'un personnage — dois-je participer au combat ou non ? La thématization s'effectue alors par la psychologie (le jeu de la peur et du courage par exemple) ou par le débat idéologique. Dans *À coups de fusils* de Quatrelles³⁵, un ancien militaire, malgré son âge, prend la tête d'un groupe de francs-tireurs pour compenser la défection d'un fils qu'il pense lâche ; or, il s'agit d'un malentendu. Le père indifférent à la politique ne comprenant pas l'attitude critique de son fils face à l'État napoléonien ; s'il refuse de mourir pour un régime honni, le fils n'en meurt pas moins en héros pour la Patrie. Intrigue qui allait avoir une certaine longévité ; en 1909, *Le Soldat Bernard* de Paul Acker en offrait encore une variation³⁶.

33. Marges géolinguistiques de ces derniers. Pour le Turco, la marginalité inscrite dans le mot redouble celle de ce qu'il désigne : mot du sabir algérien, il dénote un tirailleur algérien utilisé pour couvrir les colonnes d'attaque et implique un autre type de combat — non plus la ligne et le choc mais le feu et la manœuvre. Il diffère du *spahi*, corps de cavalerie nord-africain, et du *zouave*, infanterie légère kabyle, à l'origine.

34. Georges Henty, *Les Jeunes Francs-Tireurs*, Hachette ; A. de Lamothe [Pierre-Alexandre Bessot], « L'orpheline des carrières de Jaumont », *L'Ouvrier*, du n° 496 au n° 521, oct. 1870-avril 1871. Publication populaire à 5 sous, de 4 pages hebdomadaires agrémentées d'une illustration de couverture comportant deux ou trois histoires à suivre (romans par livraison) ; elle était issue des milieux catholiques pour faire pièce aux sirènes socialistes et usait beaucoup de bons patrons, de saints curés, de méchants jacobins... A. de Lamothe était une des signatures vedettes de la littérature populaire catholique ; il allait bientôt publier une *Histoire populaire de la Prusse* (1871), chez Blériot le futur éditeur de Drumont.

35. Quatrelles, *À coups de fusils*, Paris, Charpentier, 1876.

36. Paul Acker, *Le Soldat Bernard*, Fayard, 1909.

La veine revancharde ne se réduisait pas au seul roman de guerre. Revanche dans le roman de la victime, on l'a mentionné. Revanche dans l'anticipation scientifique comme dans *Les Cinq Cents Millions de la Bégum* de Jules Verne³⁷. Voire revanche dans le roman d'aventures ; aventures africaines comme dans *Au-dessus du continent noir* de Danrit où toute l'agitation meurtrière des Snoussia du Tchad est due à la malveillance occulte de Cheikh el Qaci qui s'avère ci-devant déserteur de la légion et Prussien infâme, Oswald Ruchlos³⁸ ; aventures américaines comme dans *Frédérique Milher* d'Aimard où apparaît un général Timpfler, assassin de son beau-frère, ravisseur de sa nièce alsacienne qu'il veut même contraindre à un mariage contre nature pour capter sa fortune, et dont toute l'ignominie se complète et s'explique par son origine prussienne³⁹... Toutefois, roman de guerre parfois, il arrivait à la veine revancharde d'explicitement thématiser la mémoire longue. Ainsi, les deux époques du roman fasciculaire de Rodolphe Bringer et Léon Valbert, *Fritz-la-Haine* et *Mamzelle-la-Revanche*⁴⁰, et les deux générations de ses agents disent bien la tension entre l'inéluctable et cruelle scène primitive de la défaite et l'aspiration à l'effacer ; or, ce n'est pas l'Armée qui venge l'affront, mais une bien improbable héroïne. Comme dans le roman de franc-tireur, il semble y avoir un lien direct par le pathétique entre sa nature civile et la mémoire. Ce n'est que dans un genre structuralement tourné vers l'avenir, vers le possible, le roman de guerres futures, que le militaire de papier pouvait paraître crédiblement engagé dans la tâche sacrée de la Revanche : outre les œuvres de Danrit, les anticipations

37. Jules Verne, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, Hetzel, 1879. Plus encore qu'avec les autres romans de Verne, le titre a été remis en question par Hetzel, puisque c'est après cinq tentatives infructueuses que l'auteur finit par satisfaire son éditeur : *L'Affaire Langevol*, *L'Assassiné volontaire*, *L'Héritage de Langevol*, *Ville d'or et Ville d'acier*, *Histoire de deux cités modèles*. Hésitation sur le titre faisant lapsus : le récit, acheté au forfait par Hetzel, était en fait dû à André Laurie (vivant alors à Londres, signant certaines collaborations à des publications parisiennes du nom de Philip Daryl — il s'agissait en fait d'un Corse, Paschal Grousset, né à Corte en 1844, journaliste, communard déporté en Nouvelle-Calédonie, évadé en 1874 ; il devait être amnistié en 1881, fournir encore deux textes à Hetzel pour Verne, *Étoile du sud* et *L'Épave du Cynthia*, se faire élire député à Paris en 1893 et le rester jusqu'à sa mort en 1909) — voir Charles-Noël Martin *La Vie et l'œuvre de Jules Verne*, Michel de l'Ormeriaie, 1978.

38. Capitaine Danrit [Émile Driant], *Au-dessus du continent noir*, Flammarion, 1912.

39. Gustave Aimard [Olivier Gloux], « *Frédérique Milher* », dans *Cardenio. Scènes et récits du Nouveau Monde*, Dentu 1874.

40. Rodolphe Bringer et Léon Valbert, *Fritz-la-Haine*, roman d'aventure, et *Mamzelle-la-Revanche*, A. Méricourt, coll. « Patria », Paris, 1912.

résolument optimistes d'E. Mangin, du général de la Mèche, de Jules Lermina⁴¹...

Hier un peu, beaucoup demain... Le Grand Récit nouveau allait aussi proposer pour aujourd'hui un ailleurs à son agent (cette fois-ci non plus la France en armes mais l'Armée), où le soldat pourrait paraître à son avantage : celui de la fierté coloniale. À côté de l'optimisme conquérant mais civil des « Voyages extraordinaires » de Verne, l'extension coloniale de 1878-1904 devait offrir aux militaires, auteurs ou héros, fictifs ou historiques, le même rôle, nouveau dans l'imaginaire guerrier : conquérant, pacificateur, civilisateur. Du maréchal au sous-off, l'on témoignait⁴². Mais l'on faisait aussi de la littérature, comme ce bien oublié Justin-Marcel Palat et son *Le 6^e Margouillats : Histoire d'un officier de spahis*⁴³. Plus que Loti ou Nolly⁴⁴, un Psichari et son mysticisme d'épée réinventait, à l'usage des belles-lettres, les croisades pour combattre l'islam en Mauritanie⁴⁵. Les œuvres des auteurs impérialistes avaient un dynamisme martial différent du revanchisme nationaliste, plus proche de l'action. Ainsi, la pensée de Melchior de Vogüé⁴⁶ était-elle fortement marquée par celle, minoritaire, culturellement non-assimilationniste de Louis Lyautey⁴⁷. Dynamisme plus idéologiquement flexible. La rhétorique d'un Paul Adam, *La Ville inconnue*, 1911, par exemple, laisse aujourd'hui rêveur : la colonisation poursuivrait l'œuvre émancipatrice de la Révolution, non plus au dépens de l'aristocratie mais des Maures. Dynamisme bien propre à proposer un modèle immédiat d'héroïsme patriotique à la jeunesse, des « Exploits d'un mousse au Tonkin »

41. E. Mangin, *La Bataille de Berlin de 1875*, 1871 ; général de la Mèche, *La Guerre franco-allemande de 1878*, 1871 ; Jules Lermina, *La Bataille de Strasbourg*, Boulanger, 1895. Et de nombreux textes anonymes comme *La Guerre future* (1875), *La France et l'Allemagne au printemps prochain* (1876), 1900, *Garde-à-vous ! De la Sprée à l'Escaut en passant la Marne* (1882), *La Revanche* (1885), *La Bataille de Danvillers* (1888)... Sur ce genre des guerres futures, cf. le classique I. F. Clarke, *Voices Prophesying War, 1763-1984*, London, Oxford University Press, 1966.

42. De sa *Mission d'exploration du haut Niger de 1885* à ses *Mémoires* de 1926, le maréchal Joseph Galliéni fut proluxe ; ce qui n'empêcha pas de plus modestes entreprises testimoniales, comme celle de ce sous-officier d'infanterie de marine aidé pour la circonstance par une plume secourable (A. et H. Badier, *Au Tonkin. Journal d'un sous-officier d'infanterie de marine*, 1894).

43. Justin-Marcel Palat [Marcel Fresaly], *Le 6^e Margouillats : histoire d'un officier de spahis*, G. Charpentier, 1882.

44. Auteur de romans militaires exotiques comme *Hiên-le-Maboul* Calmann-Lévy, 1909, *La Barque annamite*, Fasquelle, 1910, *Gens de guerre au Maroc* Calmann-Lévy, 1912.

45. Ernest Psichari, *Le Voyage du centurion*, Louis Conard, 1922 [1916].

46. Auteur de *Les Morts qui parlent*, Plon, 1901.

47. Son *Du rôle colonial de l'Armée* date de 1900.

(1885) de Lamothe à ceux du *Sergent Simplet à travers les colonies françaises* (1895) de Paul d'Ivoi⁴⁸...

Entre les soldats coloniaux et l'hyperterritorialisante crispation revancharde, les guerres futures extra-européennes devaient prévisiblement conjoindre ailleurs et demain, rien n'obligeant la stratégie-fiction à circonscrire à l'Europe les champs de bataille des guerres possibles, ni à se contenter de transposer ailleurs d'éternels différends avec quelque ennemi héréditaire... ni même à exposer le propre pays de l'auteur dans une conflagration romanesque — comme ces versions allemande et française d'une guerre anglo-russe en Asie, *La Guerre universelle* d'August Niemann et *Ordre du Tsar* de l'inusable Danrit⁴⁹.

Ce dernier débat la question d'un protectorat européen sur le Tibet, surtout convoité pour l'autorité spirituelle qu'exerce le Dalai-Lama sur l'Asie bouddhiste. Anglais ou Russes, qui parviendra le premier à Lhassa⁵⁰ ? Le capitaine de cosaques Karlow emportera un double pompon, militaire et sentimental ; remplissant à la lettre cet ordre du Tsar qui provoque de beaux nœuds cornéliens, il gagnera en effet le cœur de l'héroïque Xénia et réussira à faire accepter à la théocratie tibétaine l'idée de protection — immédiatement mise à l'épreuve d'ailleurs par l'attaque anglaise ; avec Karlow, le Bouddha vivant s'enfuira de la Ville interdite bombardée à bord du dirigeable prêté par les Français, pour revenir avec le gros des troupes des Russes libérer Lhassa de l'envahisseur.

Enfin, plus appliqués à offrir une synthèse au roman revancharde et au roman colonial⁵¹, des textes aussi divers que le sérieux *Les Morts qui parlent* de Vogüé, l'anticipation anti-allemande en deux volumes de Marcel Barrière, le manuel de lecture pour l'Alliance des maisons d'éducation chrétienne de René Bazin ou le populaire *Caïd rouge* de Jean Biso soulignaient

48. Pour l'inspiration coloniale dans la littérature-jeunesse, cf. Hélène Fagot *L'Idée coloniale dans la littérature enfantine pendant la période 1870-1914*, Institut d'études politiques de Paris, 1967 (thèse).

49. August Niemann, *La Guerre universelle, rêves allemands*, Flammarion, s. d. (trad.) ; capitaine Danrit, *Ordre du Tsar. De Samarcande à Lhassa*, Flammarion, 1905.

50. Les Français n'y ont donc qu'un rôle très secondaire : bénéficiaires indirects de la défaite du splendide isolement, ils obtiennent l'Égypte et la Belgique dans le premier ; cas rare dans la prose du chauvin Danrit, ils n'y sont que tardifs adjuvants — nouveau Michel Strogoff, Karlow et son *Ordre du Tsar* sont directement issus du rapprochement entre la III^e République et l'autocratie russe.

51. Et non pas sous les seules espèces du vague à l'âme alsacien du légionnaire de Jean Variot [Variot du Scharrat], *Les Hasards de la guerre*, G. Crès, 1913.

narrativement les avantages de l'utilisation de troupes coloniales dans la future guerre de revanche⁵².

Mémoire flatteuse du roman de francs-tireurs favorisée par la taille des combats évoqués et la nature de ses héros, l'escarmouche plus que les grandes manœuvres, le civil plus que le soldat ; mémoire longue, de Prussiens rancuniers d'abord, puis mémoire prospective de la veine revancharde (le « y penser toujours, n'en parler jamais » de Gambetta) incarnée dans quelques genres « civils » et dans le compensateur roman de guerres futures ; veine conquérante peu portée au souvenir du roman militaire colonial et de la stratégie-fiction extra-européenne ; cocktails de revanche et d'exotisme... : variantes d'un même Grand Récit établissant la France en armes dans sa nécessité et sa pérennité. Lisse, il devait permettre de suturer la défaite. Le rappel conventionnalisé de ses causes et des mesures de remédiation, le récit discret de l'écume de l'Histoire, l'héroïsme des perdants, l'incantation patriotique et le noble silence qui-n'en-pense-pas-moins sur les territoires annexés, le rappel tout aussi incantatoire de la méchanceté foncière du Prussien, la grandeur des tâches à accomplir dans la préparation de la revanche et dans la conquête d'un empire colonial... : tels en seraient les principes cicatrisants.

L'ENVERS DU GRAND RÉCIT : L'ARMÉE SOUPÇONNÉE

Si l'on veut penser la mémoire du combat et de la défaite à partir de ces récits de guerre, non seulement s'interpose ce Grand Récit suturant mais aussi tout un discours, beaucoup plus pessimiste, sur l'Armée. Étudiant le discours social de 1889, Marc Angenot note l'homogénéité hégémonique de ce qui s'écrit sur l'Armée, homogénéité à peine entamée par un contre-discours pacifiste très minoritaire, très marginal⁵³. Sur fond d'un universel patriotisme et systématiquement solidaire avec l'ethnocentrisme et ses nombreuses variations germanophobique, xénophobique, antisémite, raciste..., cette homogénéité constituerait une des fortes caractéristiques de cette tranche synchronique. Homogénéité discursive mimant en quelque sorte l'homogénéité de l'institution militaire magnifiée en contraste par le fond d'aléas politiques, d'incertitudes, sur lequel elle se détache aux débuts de la III^e République.

52. Marcel Barrière [E. Mangin], *La Dernière Épopée* (2 vol. *Le Monde noir* et *La Nouvelle Europe. Anté-histoire de la dernière guerre*), Alphonse Lemerre, 1911 ; René Bazin, *Douce France*, J. de Gigord, 1911 ; Jean Biso, *Le Caïd rouge*, A. Fayard, « Le livre populaire », Paris, s.d.

53. Marc Angenot, 1889. *Un état du discours social*, Longueuil, Le Préambule, « L'univers du discours », 1989.

Simplification artefactuelle de la synchronie ? Grossissement du trait dû au caractère globalisant de l'étude du discours social dans son entier ? Toujours est-il que la quasi-universalité de ce respect est suspect en regard de l'ambiguïté des relations du récit de guerre à l'endroit de l'Armée⁵⁴. Cette homogénéité n'était peut-être pas si entière, le monologisme respectueux se voyant au moins fissuré, peut-être relancé, voire contredit au sein de la littérature consacrée à la guerre. Ridicule, perverse, révoltante... à l'Armée ne devait pas souvent échoir le beau rôle dans les belles-lettres, au moins jusqu'à la fin des années quatre-vingt-dix. Le héros colonial lui-même n'échappait pas au scepticisme. Et jusqu'à 1914, la littérature populaire allait contribuer à la montée d'une inquiétude diffuse par l'abondant usage d'intrigues représentant la fragilité du soldat. Quant à la défaite, elle était loin d'être thématiquement ignorée, sous forme de rappel ou sous forme de prédiction.

Dans des conditions propices — stupidité tracassière d'une Armée qui ne se bat pas, se sent mal aimée, se calfeutre dans son isolement et sa routine, plus grande généralisation de l'expérience militaire dans la société, nonobstant les ambiguïtés de son mode de recrutement⁵⁵ — allait éclore à la fin des années quatre-vingt une littérature sarcastique s'en prenant à la bêtise militaire. Littérature largement fondée sur la construction de types : ceux du comique troupier à la Charles Leroy, avec son colonel Ramollot⁵⁶, à la Georges Courteline avec son capitaine Hurluret et son adjudant Flick, à la Oscar Méténier⁵⁷, à la Alphonse Allais⁵⁸... Au sarcasme, un Jean Drault substitue une moquerie bon enfant avec son soldat Chapuzot ; un Courteline, la dénonciation bouffonne, parfois amère du règne de l'arbitraire, de la méchanceté des chefaillons et des troupiers, de l'abrutissement de la corvée, de l'ennui, des mesquines ruses qui y répondent. Dans une nouvelle du recueil *Les Gaîtés de l'escadron*

54. Ambiguïté plus proche de celle qu'entretenait la société par rapport à son Armée si l'on en croit Theodore Zeldin, *Histoire des passions françaises 1848-1945*, vol. 5, « Anxiété et hypocrisie », Seuil, « Point-Histoire », 1979 [1973], (trad.).

55. Le service de 3 ans est voté en 1889, ramené à 2 ans en 1905, puis de nouveau à 3 en 1913 — le service militaire n'obéit au principe d'universalité qu'avec la loi de 1905.

56. Le Colonel Ramollot, *Les Nouveaux Exploits du colonel Ramollot*, *La Boîte à musique*, *Le Guide du duelliste indélicat*, *Guibolard et le colonel Ramollot*, *La Foire aux conseils*, *Les Scrogneugnien du colonel Ramollot*, *Les Malheurs du capitaine Lorgnegrut*, *Les Finesses de Pinteau*, *planton du colonel Ramollot*.

57. Oscar Méténier, *Le 40e d'artillerie : les bêtes, les hommes, la croix*, Charpentier & Fasquelle, 1895 ; il devait devenir un pourvoyeur régulier du théâtre du Grand Guignol (voir François Rivière et Gabrielle Wittkop, *Grand Guignol*, Henri Veyrier, 1979).

58. Alphonse Allais, *Le Colonel Lekelpudubec*, *Le Parapluie de l'escouade*, Ollendorf, 1893.

(1886), le pseudo-mal de gorge de Lapérine conjugué à l'incompétence du médecin-major, valent d'abord au tire-au-flanc quelques journées de farniente, jusqu'à la chute, impitoyable : une vraie maladie prise pour une simulation le conduit à l'hôpital... et à la mort ; dans une autre, le général inspecteur à la sévérité redoutée s'avère un bon bougre par un geste d'humanité parfaitement insolite en un tel milieu ; c'est la comique mais pitoyable impuissance des permissionnaires Croquebol et La Guillaumette que brode *Le Train de 8 h* 47⁵⁹.

Plus ambitieux du point de vue littéraire — « J'essaie le premier d'appliquer une vision artiste et les procédés du roman d'analyse à l'étude sur la nature du Soldat » —, *Le Cavalier Miserey* d'Abel Hermant, narre l'ascension et la chute d'un homme obtus à qui adviennent les choses plus qu'ils ne les choisit : révélé à lui-même par la vie militaire, appréhendant le monde à travers le prisme éthique, psychologique voire esthétique⁶⁰ de son seul univers régimentaire, il devra sa dégradation à une tentatrice, la femme de son capitaine. Symbiose encapsulée par cette syllepse :

Il se rappela comment il avait été pris dans l'engrenage peu à peu, comment il s'était perdu dans le Peloton, dans l'Escadron, dans le Régiment. Seulement, depuis lors, il ne comprenait plus. Le Régiment, où était-il ? Pourquoi son unité si péniblement et si lentement créée s'était-elle brisée tout à coup⁶¹ ?

Si ce roman devait être sévèrement reçu, ainsi que celui de Marcel Luguët, *Élève-martyr*, le *Sous-oufs* de Lucien Descaves allait tout uniment faire scandale en ajoutant aux dénonciations déjà entendues celle de la prostitution des officiers ; son auteur sera même entraîné devant un tribunal⁶².

Armée perverse mais aussi Armée suscitant la révolte. Dans *L'Homme qui tue* d'Hector France, c'est un sous-lieutenant qui, face aux exactions et aux massacres, en Algérie puis pendant la Commune, en vient à l'antimilitarisme⁶³. Chez Georges Darien, cet antimilitarisme allait s'incarner dans *Biribi*, tiré de sa propre

59. Courteline avait une expérience de première main pour s'être engagé au 13^e Chasseur, qui servira de décor aux histoires des *Gaîtés de l'escadron*. Georges Courteline [G. Moineaux], *Les Gaîtés de l'escadron*, A. Michel, 1886 ; *Le Train de 8 h* 47, A. Michel, 1888.

60. Voir le chapitre où la beauté insoupçonnée des grandes manœuvres de cavalerie foudroie Miserey qui en est un des modestes rouages.

61. Abel Hermant, *Le Cavalier Miserey* — 21^e Chasseur. *Mœurs militaires contemporaines*, G. Charpentier, 1887, p. 288.

62. Marcel Luguët, *Élève-martyr : le monde militaire*, A. Savine, 1889 ; Lucien Descaves, *Sous-oufs : roman militaire*, Tresse & Stock, 1889.

63. Hector France, *L'Homme qui tue*, Librairie des publications à 5 centimes ; voir Michel Nathan, *Splendeurs et misères du roman populaire*, Lyon, PUL, 1990.

expérience des compagnies disciplinaires de Tunisie, puis dans un des rares romans de la défaite, *Bas les cœurs* et dans une acerbe critique de l'esprit militaire avec *L'Épaulette*⁶⁴.

L'éclat de la gloire militaire coloniale, mieux à même de redorer le blason de l'Armée, n'allait pas elle-même sans ses ternissures. Ainsi, après l'épique réussite de la première conquête du Tonkin par Francis Garnier dès 1873, la seconde devait susciter l'intérêt des journaux⁶⁵ ainsi que de nombreux ouvrages de souvenirs⁶⁶... et mettre sous les projecteurs la malheureuse affaire de Lang Son⁶⁷. Occasion rêvée pour les revanchards comme le duc de Broglie et Clemenceau de dénoncer le divertissement colonial et de faire tomber le gouvernement de Jules Ferry — rappelant que, si revanche et colonisation contribuaient au Grand Récit, elles n'en étaient pas moins fortement antagonistes au plan politique. À côté des couleurs criardes de l'épisme de romans-jeunesse, l'exotisme martial allait plutôt se teinter d'un racisme, d'une misogynie et d'un sadisme au décadentisme élégamment fin-de-siècle⁶⁸. Mésadaptation au milieu et sentiment d'exil, ennui et compensations dans l'alcool et l'opium (face à une situation subie sans pouvoir la transformer, le soldat de papier, pourtant censé relever de la catégorie de l'action, rejoint la neurasthénie bourgeoise⁶⁹), détresse du corps et de l'âme... : non content de ne pas s'imposer politiquement de manière décisive, le soldat colonial c'est celui qui souffre⁷⁰.

64. Georges Darien [G. Adrien], *Biribi, discipline militaire*, A. Savine, 1888 ; *Bas les cœurs ! 1870-1871*, A. Savine, 1889 ; *L'Épaulette, souvenirs d'un officier*, Fasquelle, 1905.

65. Les journalistes de l'agence Havas, du *Temps* et du *Figaro*, respectivement G. Fillion, P. Bourde et P. Bonnetain, devaient même en revenir chacun avec un livre.

66. Comme ceux du D^r Chassieraud, *Au Tonkin. Souvenirs médicaux d'une campagne de guerre*, Bordeaux, 1885, de Dick de Lonlay, *Au Tonkin (1883-1885), récits anecdotiques*, Dentu, 1885, de G. Baudens, *Deux années au Tonkin (1884-1886)*, 1887, de L. Huguet, *En colonne. Souvenirs d'Extrême-Orient*, Marpon et Flammarion, 1888... Sur cette littérature, voir Louis Malleret *L'Exotisme indochinois dans la littérature française depuis 1860*, Larose, 1934.

67. La ville, d'abord occupée, devait être évacuée par les troupes du général de Négrier en mars 1885.

68. Comme chez Jules Boissière, *Propos d'un intoxiqué*, Michaud, 1890, *Fumeurs d'opium*, Flammarion, 1896 ; Jean d'Estray, *Thi Sen, la petite amie exotique*, Bauché, 1905 ; Albert de Pourville, *L'Annam sanglant*, Michaud, 1912 (publié une première fois en 1890 à Haiphong)...

69. Sur une histoire de l'ennui dans ses rapport avec conceptions du sujet et de la société, cf. Michèle Huguet, *L'Ennui et ses discours*, PUF, « Philosophie d'aujourd'hui », 1984.

70. En Asie mais aussi en Afrique — Loti, *Le Roman d'un spahi*, Calmann-Lévy, 1881 ou les romans de Paul Vigné d'Octon... Sur cette veine désenchantée, voir Martine Astier-Loufti, *Littérature et colonialisme : l'expansion coloniale vue dans la littérature romanesque française, 1871-1914*, Paris/La Haye, Mouton, 1971.

Plus longtemps encore, et dans un secteur éditorial pourtant tout acquis aux vertus militaires, la littérature populaire devait raconter sous de multiples formes la fragilité du soldat français, expression d'un manque de confiance en l'Armée au sein de la littérature patriotique. Certes, l'intrigue du soldat-victime pouvait n'avoir qu'une fonction d'épisode ; ainsi, dans le mélodramatique *Déserteur* de Jules Mary, l'intrigue tourne autour de Magda que Karl de Winter fait chanter, elle promet de lui appartenir mais se brûle délibérément le visage au vitriol ; toutefois, le ressort du chantage est le vol de plans secrets commis par Karl aux dépens d'Armand l'officier français, soupirant élu de Magda⁷¹. Mais c'est structurellement que cette fonction du soldat-victime s'intégrait dans un nouveau genre, le roman d'espionnage. Du maître-chanteur à la passion indélicate, il n'y a qu'un pas pour imaginer le subtilisateur et trompeur professionnel. Dans *Les Espions de Paris* de Paul Mahalin, imprudemment, le jeune officier invité par la mère de sa dulcinée pense avoir adéquatement protégé sa serviette pleine de documents militaires secrets en l'enfermant dans le secrétaire fermé à clé de la belle ; mais la mère est félonne, maîtresse d'un espion prussien : elle possède un double permettant d'ouvrir le secrétaire et, avec son complice et les trois filles de ce dernier, l'on s'applique à vivement recopier les documents secrets⁷².

Le genre, dont la visibilité s'accrut dans les années précédant 1914 par le nombre de ses titres et la célébrité de ses romanciers — les gros canons de la littérature populaire, Arthur Bernède, Aristide Bruant, Paul d'Ivoi, Georges Le Faure, Gustave Le Rouge, Jules Mary, Pierre Souvestre et Marcel Allain... —, démontrait l'ignominie et l'efficacité d'une arme considérée avec horreur par le *bushidô* saint-cyrien, ce qui donnait un injuste avantage à l'officier prussien, honoré de servir comme espion⁷³.

71. Jules Mary, *Pantalon rouge*, (2 vol. *Barbe-blonde* et *Déserteur*), J. Tallandier, « Le livre national », s. d.

72. Paul Mahalin, *Les Espions de Paris*, La Librairie illustrée, s. d.

73. D'autant plus que l'empereur lui-même donne l'exemple, voir *Le Mystérieux Clubman* et *Crimes d'empereur* de la série « Naz-en-l'air » de Pierre Souvestre et Marcel Allain — 15 vol. : *Naz-en-l'air*, *Le Secret de Naz-en-l'air*, *L'Ongle cassé*, *Les Tueuses d'hommes*, *Traître et ministre*, *L'Armoire de fer*, *Le Mystérieux Clubman*, *Le Roi des flics*, *Évadés du bagne*, *Espions de l'air*, *Crimes d'empereur*, *Epouse de forçat*, *Haine de bandit*, *L'Échéance fatale*, *La Victoire de Naz-en-l'air*), A. Fayard, Paris, 1912-1913. Sur le roman d'espionnage archaïque, voir Paul Bleton, « Espionnage : crime et châtiment 1871-1918 », *Crime et châtiment dans le roman populaire de langue française du XX^e siècle*, sous la direction de E. Constans et J.-C. Vareille, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, « Littératures en marge », 1994 ; « Sublimes et fatales : les femmes dans le roman d'espionnage français archaïque, de Sedan au mythe mata-harique », *Cahiers pour la littérature populaire*, n° 13, 1991 ; « Mais où sont les mouches d'antan ? », *Cahiers pour la littérature populaire*, n° 7, automne-hiver 1986.

De la périphérique mémoire du combat des nouvelles d'Alphonse Daudet ou du collectif des *Soirées de Médan*, à l'ampleur reconstructive de *La Débâcle* de Zola et, a fortiori, des quatre volumes d'*Une époque* — devoir de mémoire des fils du général Jean-Auguste Margueritte tué au combat à Sedan —, le soldat romanesque pouvait bien se trouver réhabilité, le récit n'en était pas moins le rappel de l'échec de l'Armée⁷⁴.

Pire cas de figure encore : si l'on ne pouvait pas totalement effacer une défaite passée, l'anticipation aurait dû permettre d'inventer quelque avenir militaire radieux. Ce qu'elle fit dans de nombreuses guerres futures, mais pas dans toutes, loin de là. Même l'inspiration maniaque de Danrit qui prenait aisément la mesure de l'ennemi anglais ou allemand, l'entraîna à envisager le pire, un retournement de la relation de domination coloniale. Dans un premier roman-fleuve, *La Guerre au vingtième siècle*, c'est *in extremis* que la mobilisation africaine menée par l'islam échoue devant Paris. *L'Invasion jaune* sino-japonaise est encore plus inquiétante pour l'Occident. En plus délirant dans la même veine, *techno-thriller* avant la lettre par sa rêverie inquiète sur les nouvelles technologies appliquées au combat, *La Guerre infernale* de Pierre Giffard abonde en beaux actes d'héroïsme militaire⁷⁵. Toutefois, le héros en est un journaliste et non un soldat et il s'agit moins d'une geste de l'Armée que d'un rutilant défilé du 14 juillet d'armes sophistiquées dont le soldat est devenu un simple appendice.

Dans un futur rapproché, trente ans après la date de rédaction, pour une vétulle l'Allemagne et l'Angleterre entrent dans une guerre qui, par le jeu des alliances, devient vite générale (Angleterre, France et Japon contre Allemagne et États-Unis) et dure tout un tome. Elle se transforme en conflit entre Blancs et Jaunes à la suite de la destruction du canal de Panama par les Japonais. Déterritorialisée par la rêverie technologique martiale, la haine patriotique devenue professionnelle application au combat, dédiée aux moyens plus qu'à la fin sera recodée par la mythologie raciste qui fournit le second grand thème du récit. Sur le front américain, la technologie occidentale ne suffit pas à tenir en échec l'esprit samouraï des assaillants japonais ;

74. Émile Zola et al. *Soirées de Médan* (« L'attaque du moulin », É. Zola ; « Boule-de-suif », Guy de Maupassant ; « Sac au dos », Joris Karl Huysmans ; « La saignée », Henry Céard ; « L'affaire de grand 7 », Léon Hennique ; « Après la bataille », Paul Alexis), Fasquelle, 1880.

75. Capitaine Danrit, *La Guerre au vingtième siècle. L'Invasion noire* (2 vol., *La Mobilisation africaine, À travers l'Europe*), Flammarion, 1895 ; *L'Invasion jaune* (2 vol., *La Mobilisation sino-japonaise, À travers l'Europe*), Flammarion, 1905 et 1906 ; Pierre Giffard, *La Guerre infernale*, janvier-août 1908, Grand roman d'aventure pour la jeunesse (30 fascicules ; ill. A. Robida), A. Méricant.

sur le front russe, les divisions sociales, la solidarité de race des Turcs pour leurs ex-ennemis mongols, mais surtout les masses chinoises contribuent à l'évasement des Occidentaux : il faut la pirouette narrative finale pour ne pas finir dans une apocalypse. *La Guerre infernale*, après la rêverie sur la technologie militaire en était surtout venue à fonder sur une quasi-science, l'anthropologie des races, ses cauchemars ; en cette période d'optimisme scientifique, l'avenir, déjà, n'était pas rose.

Souvenir génériquement fugace de l'héroïsme désintéressé des francs-tireurs, double face de la mémoire longue (rancune des Prussiens et rêves de revanche) des genres « civils » et du roman de guerres futures, structurale absence du passé dans le roman militaire colonial et la stratégie-fiction extra-européenne... : dans la littérature de guerre, le Grand Récit de la France en armes devait permettre de suturer la défaite. Or, l'Armée s'y interposait entre qui aurait voulu se souvenir et le moment mémorable ; Armée parfois ridicule, perverse ou révoltante, parfois prospectivement ou rétrospectivement ramenée à quelque défaite, souvent rappelée à la fragilité de son soldat. Configuration plus propre à favoriser l'oubliance active que la mémoire ?

LA MÉMOIRE DU COMBAT

En fait, aussi peu adaptée, voire si peu encline, à transmettre le souvenir de la défaite, cette littérature de guerre n'en expérimente pas moins trois moments dialectiques de la mémoire : schémas et catégories incarnés dans des conventions narratives, bien faites pour se propager dans la longue durée ; relance de l'acte de mémoire par la résistante singularité du témoignage et du processus de l'enquête ; monumentalisation de la mémoire, paradoxale dans ses excès. Conceptions de la mise en mémoire à bien identifier pour que la littérature puisse nous aider à penser la guerre.

Premier moment de cette dialectique littéraire de la mémoire⁷⁶, le récit quasi contemporain de la défaite extrait de la confusion de l'Histoire en train de se faire des types fortement encadrés par un système générique de personnages : schématisation préalable devant seconder la mémorisation. Synthèse oubliée par la discussion ultérieure⁷⁷ entre hégémonie de l'intertexte littéraire ou hégémonie du témoignage direct, le roman de franc-tireur était à la fois en prise sur une pratique guerrière singulière et surdéterminée par une systématisation

76. Moment logique et non chronologique, même si, en l'occurrence, le roman de franc-tireur est premier dans les deux acceptions.

77. Discussion ouverte par les récits de guerre après 1914.

prosopothétique. Le récit populaire, comme « La Fille du maire » d'Émile de Richebourg⁷⁸, n'enfouissant sous des strates de psychologie ni les types ni les relations actancielles, on peut y voir à l'œuvre la création combinatoire de nouveaux types à partir d'une des maximes les plus productives de la paralittérature, celle qui disjoint essence et apparences. Si le soldat bavarois, ancien valet de pied du maire, est anti-prussien, Bazaine, le maréchal de France est un traître ! Antithèse du type du franc-tireur, réactivation de l'archaïque modèle des chevaliers teutoniques, l'image du Prussien comme sujet d'un État quasi dépourvu de société civile allait facilement s'imposer au lectorat à travers une expérience, l'occupation armée du pays. L'explication de l'inimaginable défaite ne gisait-elle pas justement dans l'action d'une hyperbole du sujet d'un État-sans-société-civile, dans les louches manœuvres de ce comble fallacieux, structuré comme un oxymoron, à la fois civil et militaire, faux civil mais vrai militaire : l'« espion prussien » usant de la matrice sémantique de ce système de personnages, *Les Espions* de Brot invente le « franc-tireur de la nuit », le contre-espion amateur qui devait connaître une grande fortune dans l'histoire du roman d'espionnage.

La pauvre Alsacienne déplacée, accusée d'espionnage — comble de cruauté ! — à cause de son accent, dans *L'Espionne du Bourget* de Paul Bertnay, incarnerait le type de « la victime civile de l'annexion⁷⁹ ». Or, plus adapté à une longue durée, ce type allait rencontrer l'une des traditions majeures de la littérature populaire, le mélo, le roman de la victime, du martyr féminin. Ainsi, longtemps après la défaite, Marie-Thérèse Kloster, la jeune *Alsacienne* de Bruant⁸⁰, aime Frantz Steiger d'un amour impossible : son père, un industriel vénal, prêt à sacrifier sa fille pour sauver son usine, veut la forcer à épouser un officier de l'armée d'occupation, le lieutenant Karl Wangan. Frantz, lui-même alsacien, en service militaire chez les uhlans, va rendre visite à Marie-Thérèse dans le jardin familial où Karl les surprend enlacés ; les deux hommes en viennent aux armes, Frantz est blessé, proscrit — c'est le début de deux volumes de tribulations pour la pauvre Marie-Thérèse et son fiancé.

Typification, systématisation prosopothétique matricielle, consistance et longue durée d'un type incarnant la mémoire... : tel serait le premier moment, conventionnel, de cette dialectique discursive de la mémoire. S'y opposerait un second moment

78. Émile de Richebourg, « La Fille du maire », dans *Les Francs-tireurs de Paris*, 1872.

79. Paul Bertnay [Paul Breynat], *L'Espionne du Bourget*, A. Fayard, « Le livre populaire », 1909.

80. Aristide Bruant, *L'Alsacienne*, (2 vol. *L'Alsacienne et La Fiancée de Lothringen*) Tallandier, coll. « Le livre national », Paris, 1913.

relançant le premier, second moment dans lequel l'acte de mémoire et ses triangulations cognitives (qui ? où ? quand ?...) dépasseraient types et schémas, second moment matérialisé par trois configurations, la mémoire historiographique, les complexifications inhérentes au récit littéraire et la démarche de l'enquête préalable.

Le témoignage offre la résistance de la singularité. Témoignage des modestes, comme les lettres de ce sous-lieutenant anonyme *Tué à Sedan* ou le *Journal d'un sous-officier* d'Amédée Delorme, ou témoignage de ceux auxquels l'Histoire a accordé une renommée comme *La Guerre en province de 1870 à 1871* de ce Charles Louis de Saulses de Freycinet⁸¹ qui devait être délégué à la guerre dans le gouvernement de Défense nationale⁸², sénateur, ministre, membre de l'Académie française. Tenu pendant les événements, comme le *Journal d'un habitant de Nancy* de Louis Lacroix⁸³, ou reconstruit a posteriori comme les quatre volumes de *Récits militaires* du général Ambert, le document testimonial ne se contente pas de témoigner, il tend à argumenter⁸⁴.

Au vouloir-dire testimonial déjà grevé par son orientation argumentative, doivent s'ajouter les risques propres au témoignage (comme la mésaventure du rappel de Loti⁸⁵) et l'immédiate insuffisance d'une mémoire idéologique fonctionnant à l'aide de types et schémas. Mais les œuvres issues des belles-lettres

81. Anonyme. *Tué à Sedan. Lettre d'un sous-lieutenant*, Sauton ; Amédée Delorme, *Journal d'un sous-officier. 1870*, Hachette, 1891 ; Charles Louis de Saulses de Freycinet, *La Guerre en province de 1870 à 1871*, Calmann-Lévy, 1872.

82. De septembre 1870 à février 1871.

83. Louis Lacroix, *Journal d'un habitant de Nancy pendant l'invasion de 1870-1871*, Nancy/Paris, Vagner/Lecoffre, 1873.

84. Ainsi, le *Mémoire sur la défense de Paris. Septembre 1870-janvier 1871* de Viollet-Le-Duc, ex-lieutenant-colonel de la légion auxiliaire de génie, encadre la partie décrivant des opérations jaugées à l'aune technique de la stratégie et de l'architecture militaire d'un premier avant-propos daté de janvier 1871 sur les causes morales et politiques de la défaite militaire, d'un second daté de mars sur l'ignominie de la Commune et des leçons à tirer de cette douloureuse expérience — par exemple sur le fixisme intellectuel de l'Armée.

« Avant le siège de Paris, nous en étions encore, ou peu s'en faut, restés au système de fortification de Vauban » (p. 199), « Nos places prises, nos batailles perdues, nous démontrent que si l'étude du passé est bonne à quelque chose, c'est parce qu'elle démontre la nécessité incessante des transformations, du travail intellectuel en vue de l'avenir qui se prépare, et que les grands hommes n'ont été grands que parce qu'ils ont su, au milieu de la foule, comprendre ces lois et les appliquer » (p. 200).

85. Devant le scandale provoqué par ses trois articles dans le *Figaro*, de sept.-oct. 1883, articles très réalistes sur la cruauté de trois jours de combats (18-21 août 1883 : « La prise du Tonkin, vue de l'escadre », « Dans le campement des militaires d'*Atalante* », « Nuit du 20 août »), repris dans *Figures et choses qui passaient. Un vieux missionnaire en Annam*, Nelson, 1898, Loti est aussitôt rappelé en France.

vont surtout se distinguer en attirant l'attention sur le point de vue.

D'où et comment dire le combat ? La littérature acquiert alors l'intuition vague que, aussi romanesque soit le thème de la guerre, sa narration est essentiellement affaire de point de vue, mise en scène d'une perspective sur l'action. Pervertir poétiquement les codes rhétoriques, comme Arthur Rimbaud le *topos* du *locus amœnus* par le cadavre du soldat vaincu dans « Le dormeur du val » ou l'image d'Épinal glorieuse et mensongère de « L'éclatante victoire de Sarrebrück » (rédigés en octobre 1870⁸⁶) ? Voir la guerre par le petit bout de la lorgnette, parfois par réfraction dans les petits cristaux discursifs de la nouvelle, du conte, comme Maupassant ou Alphonse Daudet ? Ainsi, chez ce dernier, c'est le décalage entre la guerre et la portion retenue qui donne au récit son ressort narratif ; un maréchal qui continue à jouer sous la canonnade dans « La partie de billard », des mômes qui trahissent dans « L'enfant espion », un vieux colonel à qui l'on fait charitablement croire à la victoire dans « Le siège de Berlin », la revanche par la pendule « La pendule de Bougival », la revanche au détail dans « Le Prussien de Bélisaire ». La voir au ras du sol, en être quitte pour abaisser le témoin comme dans le roman de Malot, *Souvenirs d'un blessé* ? Tresser univers civil et action militaire, agents et victimes comme chez Zola ? Ne pas réussir à résoudre au-delà du format de la nouvelle les difficultés narratologiques que la problématisation du point de vue génère — les projets de romans sur la guerre de Maupassant ou Huysmans, respectivement *L'Angelus* et *La Faim*, ne seront jamais menés à bien ?

Outre la mémoire historiographique et la problématisation du point de vue, ce second moment dialectique de la mémoire discursive, insistant sur les triangulations cognitives de l'événement mémorable et de son témoin, s'incarne dans une démarche d'enquête préalable. Enquête bien entendu tout à fait déterminante dans la conception de l'œuvre mais aussi tout à fait perceptible par les lecteurs même si elle n'est pas narrativisée. Des fresques comme *La Débâcle* de Zola ou *Une époque des Margueritte*, par leurs simples dimensions, laissent clairement entendre que leurs auteurs voulaient rétrospectivement savoir et faire savoir ; qu'une mémoire à la fois analytique et globalisante était indispensable à l'intelligence de l'Histoire.

Le troisième moment de la dialectique de la mémoire que s'est construit la littérature de guerre serait celui de la monumentalisation de la singularité mémorielle... et de son passage à la limite. Pour saisir ce moment dialectique de la mémoire, distinguons quatre stratégies discursives : celle de

86. Même si les *Poésies* ne sont publiées pour la première fois qu'en 1891.

l'école de la III^e République, grande pourvoyeuse de mythes républicains, celle du mémorialiste porté au pathétique, celle de l'inventeur du roman d'espionnage et celle du bâtisseur de mémorial. Si la première a tenté de fixer la mémoire par des emblèmes à la fois typiques et irréductibles — « Bazaine-le-traître », « la charge des cuirassiers de Reichshoffen », « Gambetta en ballon⁸⁷ » —, les billets du patriote dramaturge Jules Claretie creusent la singularité, invoquent la mémoire comme pour faire tourner les tables, amènent le frémissement de l'émotion par la seule anecdote.

Dans « La croix d'un comédien », voici remémorée l'histoire de Didier Seveste à l'occasion de l'anniversaire de Molière traditionnellement fêté à la Comédie-Française. Seveste avait gravi avec modestie, verve et gentillesse quelques degrés de la hiérarchie de la Comédie-Française ; engagé après le Conservatoire pour jouer les « troisièmes comiques, grimes et manteaux », il vénérât la vieille institution où son père avait été régisseur. À vingt-cinq ans, volontaire, lieutenant d'un corps d'éclaireurs, les carabiniers parisiens, il a à peine le temps de rejoindre le front à Montretout qu'un éclat lui fracasse la jambe. Ramené à une ambulance justement installée à la Comédie-Française, il y est amputé et y meurt quelques jours plus tard. En homme de théâtre, Claretie joue du mot, de l'accessoire et de l'effet. Ainsi, devant la croix qui lui a été décernée, Seveste murmure : « C'est joli ! Mais une jambe pour un ruban, c'est cher ! » ; au blessé s'enquérant de son sabre, inquiet de l'avoir laissé tomber devant l'ennemi, la soignante conte un pieux mensonge — et le sabre ultérieurement retrouvé sera rendu à la sœur du brave mort ; enfin, lorsque des années plus tard, l'empereur de Russie invité à la Comédie-Française aura été installé « près du buffet actuel », « Comment, là ! s'écria Mlle Reichenberg. Mais c'est là, me dit-elle, que, pendant le siège, on mit, entouré de linge phénique, la jambe coupée de Seveste⁸⁸ ! »

Victor Valmont lui va au-delà du billet ou de l'emblème pédagogique en concevant un roman, *L'Espion prussien*⁸⁹, roman qui se recommande moins par le talent de son auteur que par le fait qu'il soit un des tout premiers romans d'espionnage. Plutôt que de naviguer librement sur les eaux narratives, pour lui mal cartographiées, de la problématisation du point de vue, Valmont montre comment prudemment cette problématisation du point

87. Pour un premier survol de cette pédagogie mythothétique, voir Claude Billard et Pierre Guibbert, *Histoire mythologique des Français*, Galilée, 1976.

88. Jules Claretie, *La Vie à Paris, 1908*, Charpentier-Fasquelle, 1909, p. 12-13.

89. Victor Valmont, *L'Espion prussien, roman anglais*, (trad. M. J. Dubrissay), G. Baillière, 1872.

de vue était rabattue sur une reconventionalisation du coup assoupli. D'une part, le combat y est toujours indirect (rapporté par la presse ; reçu dans la confusion et la mécompréhension par les lecteurs de l'arrière ; raconté rétrospectivement par un témoin qui hésite entre omniscience et restriction de son champ ; presque entrevu par des témoins mal placés, des femmes qui arrivent après la bataille et n'en voient que les effets)... D'autre part, le récit ayant risqué, timidement il est vrai, cette dispersion du témoignage, se voit dialectiquement relevé (mais pas réhomogénéisé) par le recours à de grands codes symboliques.

Publié alors que le souvenir des combats était encore frais, *L'Espion prussien* est une rêverie sur le sang, celui qui irrigue et celui qui se répand, celui qui prend sens dans la reproduction familiale et celui qui prend sens dans la perpétuation patriotique. Contrastant avec la famille homogène, unie dans un même sang prussien, les Fernbach, la famille de l'héroïne, malgré l'amour réciproque de ses membres, est divisée ; divisée par son nom hétérogène (von Groben étant devenu « de Groben » sur les instances de l'épouse), par ses sangs incompatibles (père prussien, mère française) ; famille qui ne se reproduira ni même se réalisera. L'homogénéité après la défaite, était à ce prix, celui d'une amputation du territoire, celui de la disparition des hommes, l'officier mort et l'espion dément. Ici, au lieu de la territorialisation patriotique, la Patrie est, elle aussi, l'effet de noms (ceux des batailles livrées) et du sang des fils (Schneider et Mirville, le soldat de l'ombre et le soldat de la lumière, le quasi-fils de l'espion Groben et celui qui devait devenir son gendre). Mais les patries ne sont pas équivalentes, l'une espionne et l'autre pas ; le drame emblématise la première par un père libre-penseur, duplice, la seconde par une fille croyante, droite ; vainqueur, le premier sombre dans la folie et meurt, vaincue, la seconde se charge de la faute de son père et de consoler comme infirmière du front la France affligée...

Certes, c'est en miroir que l'emblème et le billet, l'école et Claretie, se répondaient. L'un réduit le récit pour le densifier, l'autre développe en pochade biographèmes, bons mots, accessoires et effets. Mais ils ont en commun d'embaumer la singularité en un format portatif, dans un écrin ou une trousse. *Français et Allemands. Histoire anecdotique de la guerre de 1870-1871* de Dick de Lonlay⁹⁰, obéit à une même logique de la conservation

90. Lui-même officier, il fut guide de la Garde impériale. Dick de Lonlay, *Français et Allemands, Histoire anecdotique de la guerre de 1870-1871* (7 vol. Niederbronn, Wissembourg, Frœschwiller, Châlons, Reims, Buzency, Beaumont, Mouzon, Bazeilles, Sedan ; Sarrebrück, Spickeren, La Retraite sous Metz, Pont-à-Mousson, Borny ; Gravelotte, Rézonville, Vionville, Mars-la-Tour, Saint-Marcel, Flavigny ; Les Lignes d'Amanvillers, Saint-Privat, Sainte-Marie-aux-Chênes, Montigny-la-Grange, Moscou, Saint-Hubert, Le

de la singularité mais emballée, froidement grimpée aux extrêmes. Non plus un bricolage de reconventionalisation symbolique ; une encyclopédie folle, un grandiose mémorial, une pyramide élevée non pas à un dynaste mort mais à une armée vaincue. Le livre compte sept volumes, plus de quatre mille pages. Comme pour faire écho au traditionnel refrain « Orléans, Beaugency, Notre-Dame de Cléry, Vendôme, Vendôme », les titres des volumes de cette somme psalmodient avec obstination ces toponymes de mémoire, cette géographie affective du pays, ces moments de la défaite, ces noms propres de la mort.

Pas d'intrigues extérieures au combat, pas de romanesque civil comme chez Zola ou Valmont, mais un entêtement à consigner toutes les grandeurs et les misères de cette Armée en guerre et elle seule, à noter avec exactitude le sang écoulé, à conserver le nom et son ombre (l'appendice anecdotique) de ceux dont il faut se souvenir.

En ce dernier moment dialectique de la mémoire, la mort singulière et le nom propre tendent à se résoudre en monument. Claretie, lui-même spécialiste en mémoire on l'a vu, faisait remarquer que contrairement aux guerres napoléoniennes autrement meurtrières, qui n'avaient guère laissé de monuments aux morts, la III^e République avait la mémoire monumentaliste, tenant à inscrire la guerre de 70, sa catastrophe fondatrice⁹¹, dans la pierre. Tentation du monument, hésitation entre deux voies : Driant et Palat.

À la littérature le quasi-pseudonymat du premier (Danrit/Driant : pour le lecteur de l'époque, sa signature était affaire de confirmation, pas de dissémination) et le passage à la limite de la territorialisation patriotique par l'excès de cruauté ; à la pierre de commémorer le corps et le nom propre. En effet, alors qu'il venait d'être réélu député action-libérale, qu'il avait démissionné de l'Armée depuis 1906, l'officier avait obtenu du ministre de la guerre le commandement de deux unités de première ligne ; la mort du lieutenant-colonel Driant en 1916 au début de l'offensive du *Kronprinz* sur Verdun venait sceller le sérieux de l'œuvre du capitaine Danrit, venait la confirmer. C'est sa dépouille et celle de onze de ses chasseurs à pied qui constituent le mémorial de ses deux bataillons !

Point-du-Jour ; L'Investissement de Metz, la journée des dupes, Servigny, Noisseville, Flanville, Noilly, Coigny ; Le Blocus de Metz, Peltre, Mercy-le-Haut, Ladonchamps, La Capitulation ; La Retraite de Mézières, La Première Armée de la Loire : Arthenay, Orléans, Châteaudun, Coulmiers), Garnier Frères, 1889-1891.

91. Pour nous, moins bien sûr que la suivante. Jules Claretie, *La Vie à Paris, 1911-1912-1913*, Fasquelle, 1914, p. 81.

Achevant la rédaction de ce texte sur la mémoire et la guerre en décembre 1996, je ne puis m'empêcher de verser dans le commémoratif, de marquer un centenaire. Non celui de la fin de la crise économique (elle date de 1895), du rapide essor industriel, du virage vers l'impérialisme et de la dynamisation déséquilibrante des relations internationales, mais celui d'un devoir de mémoire monumental : cette *Bibliographie générale de la guerre de 1870-1871* d'un ex-officier du 2^e Bureau, le commandant Barthélémy-Edmond Palat⁹². Dans l'univers du discours, tout se termine par une bibliographie — « répertoire alphabétique et raisonné des publications de toute nature concernant la guerre franco-allemande parues en France et à l'étranger » annonçait le sous-titre. Encyclomnésie, exhaustivité de qui a fait le tour de la mémoire. Comme s'il s'agissait de clore une période et d'ouvrir la suivante — Déroulède publie en effet ses *Poésies militaires* cette année-là, le *Cyrano* de Rostand date de la suivante. Comme si, en 1896, il risquait de ne plus rien rester à dire sur cette défaite et que soit venu le temps du seul exorcisme efficace pour réalimenter la réserve de souvenirs de guerre : vivement la prochaine !

92. Commandant Barthélémy-Edmond Palat [Pierre Lehautcourt], *Bibliographie générale de la guerre de 1870-1871. Répertoire alphabétique et raisonné des publications de toute nature concernant la guerre franco-allemande parues en France et à l'étranger*, Berger-Levrault, 1896.